

La mort de Dieu: une nouvelle lecture de Maurice Blanchot**Instr. Ahmed Shaker Ghani****Faculté des lettres- L'université Al-Mustansiriyah****Mots-clés: Surhomme; Nihilisme; Malheur****Résumé:**

L'impact de la mort de Dieu sur l'œuvre de Maurice Blanchot. La naissance de ce phénomène a effectivement marqué l'histoire de l'humanité, un phénomène très vieux dans l'histoire, il est possible d'envisager son existence dès l'Antiquité grecque avec le sophiste Gorgias comme expression d'un scepticisme moral et intellectuel fondé sur l'affirmation radicale du non-être, on rappelle à cet égard le nom de son célèbre traité *Du Non-être* où on retrouve des thèses puissantes à saveur nihiliste.

Introduction:

En 1887, Nietzsche écrivait : « l'évènement le plus actuel, à savoir que Dieu est mort, commence à jeter ses premières ombres sur l'Europe »¹: Il annonce à travers cette déclaration le début d'un événement crucial sur la terre que l'humanité n'a jamais expérimenté auparavant : c'est que le monde n'est pas désormais bâti sur la confiance mais plutôt sur le doute, que notre vie est devenue étrange et plus obscur. Cet événement de la mort de Dieu aurait des conséquences néfastes sur l'humanité, il entraînerait la destruction, la terreur et le déclin.

En effet, cet événement annoncé par Nietzsche a eu des effets indéniables sur la plupart des œuvres littéraires publiées aux XIXe et XXe siècles. Notamment sur les œuvres de Maurice Blanchot, cet écrivain-penseur, qui a suscité un intérêt grandissant aussi bien en France qu'à l'étranger. Un écrivain dont la vie fut exclusivement consacrée à la littérature.

Au cœur de ces bouleversements qui ont marqué l'histoire de l'Occident à cette époque, (tels que la tragédie européenne des deux guerres mondiales, l'antisémitisme nazi, et l'échec de la révolution prolétarienne et du progrès nucléaire

au temps de la Guerre froide), l'homme occidental se trouve dans une profonde crise: il est étourdi, bouleversé par ce chaos qui commence à secouer sa vie, il a recours à l'enfermement et à la solitude afin de pouvoir dépasser ce drame qui a entrepris sa vie personnelle, Blanchot est soumis devant ce nihilisme qui n'hésite pas à porter atteinte à sa quiétude. Il commence alors à éprouver des sentiments de malheur, de désespoir et d'inanité qui le font s'interroger sur le but de son existence dans ce monde et le font douter de l'intérêt de sa vie dans ce monde terrestre où Dieu n'existe plus. Dieu qui a quitté le monde provoquant l'effondrement des valeurs et des principes moraux.

Nous proposons, dans la présente étude, de tracer les conséquences de « la mort de Dieu » dans son œuvre. Cela nécessite que cette étude couvre une période très s'étendant de la deuxième moitié du XIX^e siècle jusqu'à la fin de ce qu'on appelle l'époque postmoderne. Notre objectif, c'est de suivre l'impact de cet événement et de ses manifestations dans les écrits de Maurice Blanchot et d'examiner les notions qui ont reflété cet impact. Commençons par l'analyse du nihilisme :

1. LE NIHILISME

L'humanité a connu le nihilisme depuis l'éternité et s'est enraciné en Occident surtout à la fin du XIX^e siècle. C'est une période qui a connu une richesse en production littéraire et artistique, de plus une prospérité culturelle surtout avec le surgissement de plusieurs mouvements culturels et littéraires, on peut citer à cet égard le mouvement du décadentisme et celui du naturalisme qui ont à leur tour inspiré les idées des grands philosophes de l'époque comme Nietzsche, Schopenhauer et Hegel.

Le nihilisme, dans ce sens, caractérise l'état d'âme de l'homme occidental affecté par des vertiges ainsi qu'une perte spirituelle et un vide existentiel. Nietzsche parle d'une absence de volonté, il n'hésite pas à décrire ce nihilisme européen comme une maladie qui touche l'homme occidental. Maurice

Blanchot, qui a bien usé de ce nihilisme, a commenté son surgissement en interprétant sa forte présence dans l'histoire de l'Europe par notre recul devant lui et notre défaite devant sa puissance ; il définit ce phénomène comme une maladie qui a porté atteinte à tous les domaines de la société occidentale qu'ils soient politiques, culturels ou sociaux comme l'avait affirmé Christophe Bident dans son volume *Maurice Blanchot, partenaire invisible* : Blanchot commente (et conclut) : c'est, je crois, le problème du nihilisme dont nous ne savons si sa puissance est faite de notre recul devant lui ou si son essence est de se dérober devant nous : c'est-à-dire toujours posée, déposée par la question même du détour [...] Blanchot identifie dans le nihilisme la maladie politique, philosophique et littéraire moderne².

C'est alors l'atmosphère sombre et inquiétante que généralise le nihilisme. Il menace, par sa négativité, la communauté humaine et constitue un sujet d'actualité dans les écrits philosophiques et littéraires de l'époque. Maurice Blanchot évoque un autre visage positif de ce mouvement, il s'agit de l'ouverture sur le savoir et la connaissance en dégagant un espace de liberté devant les différentes opinions. Avec cette liberté, tout devient permis et possible dans ce monde dépourvu de Dieu.

2. LE DERNIER HOMME BLANCHOTIEN:

Cette notion représente l'être humain qui vit dans ce monde dépourvu de sens suite à la vacuité des cieux après la mort de Dieu. Le dernier homme, c'est d'abord le titre de l'un de ses récits où le personnage principal s'appelle « le professeur », ce titre nous renvoie ensuite à la fameuse figure nietzschéenne annoncée dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Il nous semble que Maurice Blanchot en créant son dernier homme, pensait souvent au dernier homme nietzschéen « cette figure fort présente dans son œuvre ».

Quoi qu'il en soit, les deux figures renvoient à la même signification chez les deux hommes parce que le sens que porte le dernier homme (le professeur) de

Blanchot comme une figure qui fait ressentir le vide (qui déchire la vie de l'homme à l'époque contemporaine) coïncide avec le sens voulu par la notion du dernier homme de Nietzsche dont la définition se résume dans l'état passif d'un homme qui ne veut rien sauf la quiétude et la sécurité, trouvant du plaisir dans l'absence de toute motivation ou but dans la vie, c'est quelqu'un qui agit selon sa volonté de néant censée le vouer au désœuvrement.

Blanchot voudrait peut-être, par la création de cette approche, inventer une figure nihiliste s'opposant au Surhomme (celui qui possède la volonté de puissance).

Donc, ce n'est pas par hasard que Blanchot a choisi pour son récit un titre qui fait allusion à la philosophie de Nietzsche, cela défend notre point de vue qui s'emploie à établir le lien entre les deux pensées nihilistes. Le nihilisme de Maurice Blanchot trouve donc sa source dans celui de Nietzsche.

« Le professeur », dans *le dernier homme*, vit dans un sanatorium, il est le dernier, il mène une vie qui ne débouche sur aucun espoir, aucune espérance, il « ne s'adressait à personne », n'annonce rien, ne parle avec personne et personne ne parle non plus avec lui. Il est seul, vivant dans une cellule où il est enfermé dans son monde intérieur. Ce qu'il peut faire, c'est se parler et se perdre dans le méandre d'un langage où *le soi* est égaré dans l'in-signification du langage, sa parole a été anéantie et il n'a que le silence pour exprimer ses souffrances et ses supplices. Il est également un être oublié (c'est son visage qui donne cette impression d'oubli, de la mélancolie). Il est quelqu'un qui vit hors du temps, hors du lieu. Son visage effacé et discret annonce le non-sens de sa vie et la stérilité de sa présence, ce sont les traits typiques de ce qu'on peut appeler « le personnage nihiliste » :

Je ne suis pas sûr que ce que l'on dit se rapporte à celui que je me figure. Il me semble entièrement oublié. Cet oubli est l'élément que je respire quand je passe par le couloir. Je devine pourquoi, lorsqu'il revenait pour prendre ses repas avec

nous, il nous étonnait par son doux visage effacé, qui n'était pas terne, mais au contraire rayonnant, d'une presque invisibilité rayonnante. Nous avons vu le visage de l'oubli³.

Il était présent mais, sa présence a été conçue dans un autre monde, un monde qui n'est pas le nôtre, c'est une présence à part, présence neutre qui fait, qu'à sa place, il résidait un vide et sa seule tâche serait de combler ce vide. Même sa chambre témoignait de son absence, cette alternance entre présence et absence fait l'essence de ce personnage : même s'il est présent, il est toujours absent, c'est-à-dire que sa présence passe toujours par son absence. Avec lui, on a toujours l'impression de se trouver devant un homme absent, entouré d'un halo d'absence qui enveloppe en même temps ceux qui l'entourent :

Non pas absent : entouré d'absence, nous entourant du sentiment de son absence⁴.

Brian Thomas Fitch, dans son analyse du récit *Le Dernier homme*, affirme cette idée du vide existentiel qui guide l'existence du professeur, il le décrit comme un homme vide (il n'a ni substance ni contenu), comme un homme insignifiant, identifié à l'impersonnel, comme s'il parlait de quelqu'un d'autre d'insaisissable quand il évoque soi-même :

Quand il s'efforce donc de penser à lui, rien ne vient à sa rencontre comme s'il s'éprouvait lui-même comme insaisissable. Non moins indicatif est le fait qu'il ajoute tout de suite, parlant de lui-même à la troisième personne [...] comme s'il se distançait de celui qui parle, lui-même, avant qu'il n'ait fini de parler⁵.

3. L'HOMME TRAGIQUE:

La mort de Dieu a créé des êtres plongés dans la tragédie ; ils vivent dans l'absurdité sans penser à demain. Dans *L'Entretien infini*, Maurice Blanchot évoque brièvement l'approche de l'homme tragique. L'homme tragique, comme son nom l'indique, c'est celui qui appartient à la tragédie, à la douleur et à la souffrance

humaine, c'est l'homme de la modernité qui vit dans un milieu caractérisé par les nuances. Il demeure au cœur de la tension que portent les contraires « l'homme tragique vit dans la tension extrême entre les contraires, remonté du oui et non confusément mêlés aux oui et non clairs et clairement maintenus dans leur opposition⁶ », cet homme tragique reflète l'horreur du dehors vide où les dieux ne vivent pas en paix, où le néant sauvage annonce son avènement, l'homme serait alors ce qui rassemble la grandeur et la misère à leur extrême limite.

L'homme tragique représente l'homme de notre temps, l'homme qui a le néant enraciné au cœur de son existence et le tragique comme fondement de sa vie.

En devenant tragique, cet homme perd sa tranquillité, le plaisir de sa vie, il perd également, il mène une vie trompeuse où il baigne dans l'illusion de mener une vie réelle, mais en vérité, c'est une vie où les apparences dominent ; une vie qui ne renvoie ni à la vérité ni au mensonge, mais plutôt à l'illusion et aux chimères « pas de vérité et pas de mensonge, mais l'illusion de l'un et de l'autre, une vie mystifiée qui n'est pas une vie ? Tout de même une vie d'apparences qu'on fait tout pour ne pas perdre⁷ ».

Cette définition de cette notion de l'homme tragique comporte un sens religieux puisque ce dernier incarne dans sa présence la divinité et l'humanité censées lui octroyer l'habileté de devenir, sur Terre, le représentant du Dieu dissimulé et son image ; il assume ses responsabilités envers les êtres humains en acceptant de se substituer à Dieu.

Devant cette absence de Dieu, l'homme tragique se trouve entre deux situations : celle de l'absence de Dieu qui ne lui apporte pas le secours et celle de sa présence qui ne lui donne pas de satisfaction, cette alternance entre la présence et l'absence de Dieu constitue pour lui le cadre de son existence et de sa vie. Par ailleurs, il doit vivre dans le monde « sans y prendre de part et de goût⁸ », et apprendre à le connaître par le refus :

[...] Et apprendre à le connaître par son refus même, qui n'est pas un refus général et abstrait, mais constant et détermine⁹.

4. LA PENSÉE DU DÉSASTRE, LA PERSISTANCE DE L'ABÎME:

« L'Écriture du désastre, voilà une parole qui sonne étrangement » *L'Écriture du désastre*.

Le désastre est d'abord une pensée qui est présente dans l'ensemble de l'œuvre de Blanchot donnant à son œuvre une atmosphère sombre et mélancolique, il renvoie au sens du nihilisme que Blanchot s'employait à exprimer dans son œuvre. Le désastre constitue d'autre part le titre et le thème de l'un de ses récits les plus connus, il s'agit de *L'Écriture du désastre*, publié en 1980, un récit consacré à aborder le désastre comme l'un des thèmes fondamentaux de sa pensée.

La pensée du désastre gagne toute sa production littéraire et philosophique, d'où la certitude que le lecteur va se voir exposé à ce monde néfaste, triste et sinistre que Blanchot n'hésite pas à dessiner ; cette pensée permet même de soutenir ce sens du désastre comme synonyme de catastrophe et de malheur que notre auteur voudrait répandre incessamment. On rappelle à cet égard sa volonté d'opter pour une forme différente d'écriture (l'écriture fragmentaire) qui, comme l'on a déjà vu, s'accorde avec les sujets nihilistes qu'il parcourt dans ses récits.

Maurice Blanchot voudrait, par cette notion du désastre, faire allusion à la fin du monde comme il l'a suggéré dans *Le Pas au-delà* « la périphérie du monde et comme à la fin du temps¹⁰ », il y a, dans son œuvre, des idées qui se répètent et s'affirment pour se faire des fondements incontournables de la création littéraire, parmi lesquels nous avons l'idée de la fin tragique de la vie sur Terre, de l'effondrement du monde qui est dû en quelque sorte à la longue absence de Dieu. Ces pensées ne pourront pas être dissociées de la lecture blanchotienne de Hegel, de Nietzsche ou de Kafka, par ailleurs, l'impression de l'absurdité et du pessimisme qui découle de son œuvre ne peut être séparée de celle que l'on retrouve chez les

écrivains et les philosophes allemands qui ont exprimé dans leurs écrits le pessimisme, l'angoisse de cette idée de la ruine du monde¹¹. Blanchot a été également influencé par les expériences métaphysiques de certains philosophes comme Nietzsche et Hegel. Sa tendance à évoquer la métaphysique a rendu son œuvre plus attractive et fascinante.

Le sens de la fin du monde, de l'avènement d'une apocalypse imminente qui va détruire le monde et le réduire à néant est une idée qui ne cesse de devenir une obsession et une hantise chez lui (on peut, dans ce cadre, faire le lien entre l'idée du désastre et l'idée de l'apocalypse qui pourrait se produire par une bombe atomique qui détruit le monde et met fin à la vie sur Terre). L'expression de cette apocalypse s'effectue dans deux articles de Blanchot, la première date de 1964 et le second de 1988. Dans le premier article, Blanchot fait référence à la conférence de Jasper sur la bombe atomique en la considérant comme un tournant dans l'histoire de l'humanité, l'homme qui peut changer l'histoire et détruire le monde ; ces idées nihilistes de désastre et de l'apocalypse, mettent l'accent sur certaines réflexions pessimistes qui possédaient l'homme du XX^e siècle qui sera désormais livré à un vide ontologique qui suppose le non-sens de tout geste et la vanité de tout effort visant à améliorer les conditions de la vie humaine et donner l'espoir d'une vie meilleure.

Le désastre exprime le nihilisme parce qu'il porte le sens de la finitude, il est la fin de tout ce qui est beau et vivant, il est « la fin de la nature, fin de la culture¹² », la fin qui s'annonce également dans *La Folie du jour* : « la fin vient, quelque chose arrive, la fin commence¹³ », c'est le désastre qui est partout et la tâche de l'écrivain serait de nous transmettre les traces de cette destruction. Pourtant, Blanchot nous affirme que le désastre est sans expérience, il est vierge : Le désastre inexpérimenté, ce qui se soustrait à toute possibilité d'expérience - limite de l'écriture¹⁴.

5. LA PASSIVITE:

La passivité est une des caractéristiques de la vie des êtres Blanchotiens qui vivent dans un monde privé de Dieu. Lisons ce que Maurice Blanchot dit à propos de la passivité dans son récit *L'Écriture du désastre* où il établit un rapport entre la passivité et la souffrance, où le sujet s'efface et la passivité serait donnée et pensée dans un présent sans présent, sans présence, puisqu'elle n'est limitée ni dans le temps ni dans le lieu, elle est ce qui n'a ni de début ni de fin. Blanchot relie alors les deux concepts : la passivité et l'écriture. Les deux exigent l'anéantissement du sujet personnel et l'absence de temps, ils supposent un contact entre l'être et le néant, ils renvoient au désœuvrement du neutre et au silence que donne le fragmentaire. Cette absence du sujet au détriment de l'impersonnel fait que le néant absolu gagne l'espace littéraire et impose ses lois afin d'accueillir la passivité, d'où, l'absence du sujet constitue le moment fort de la passivité chez Blanchot : « Le renoncement au moi sujet n'est pas un renoncement volontaire [...] : quand le sujet se fait absence, l'absence du sujet ou le mourir comme sujet subvertit toute la phrase de l'existence, fait sortir le temps de son ordre, ouvre la vie à la passivité... »¹⁵, c'est donc au neutre que la passivité renvoie, elle lui emprunte son caractère illimité et infini, cela explique sa position neutre (elle ne consente, ni refuse : ni oui ni non) .

L'homme, qui vit dans la passivité, serait renvoyé au dehors où le temps n'est que le hors temps (le temps de l'absence de temps, le présent qui n'exprime aucune présence), par ailleurs le temps qui y règne n'exprime que l'absence et le vide. D'autre part, le lieu où la passivité domine est aussi le dehors qui n'est que le miroitement de notre monde, il est toujours vide et vacant, c'est en général le principe de la théorie fictive¹⁶ qui affirme que tous les objets qui existent dans le monde possèdent des doubles (imaginaires) qui existent dans un autre monde fictif.

Toutefois, Maurice Blanchot aborde deux types de passivité qui constituent l'essence de ses réflexions sur cette notion. Il y a d'abord « la passivité qui est

quiétude passive¹⁷ », et ensuite « la passivité qui est au-delà de l'inquiétude¹⁸ » ; cette dernière évoque tout ce qu'il y a de passif dans la vie de l'homme.

6. L'EXPERIENCE DE L'AUTRE NUIT:

Dans ce monde qui a souffert de l'absence de Dieu et où règnent les ténèbres, l'écrivain vit l'expérience de l'autre nuit. Avec Blanchot, nous pénétrons dans ce monde anonyme où l'expérience de l'impossibilité d'écrire serait la conséquence fatale de l'adhésion de l'écrivain à l'autre nuit, une adhésion qui conditionne l'aboutissement de l'œuvre d'art. Blanchot nous affirme que l'expérience de l'écriture est une expérience nocturne, c'est-à-dire attachée à la nuit et s'effectuant au sein de la nuit.

La nuit, chez notre écrivain, c'est donc l'ouverture sur l'inconnu et le mystère qui mènent à ce monde sombre où le néant règne. Marlène Zarader, dans son livre intitulé *L'Être et le neutre*, effectue une enquête sur l'aspect phénoménologie de la nuit chez Maurice Blanchot en opposant l'obscurité de celle-ci à la clarté et à la lumière du jour destinée à dévoiler toutes les énigmes de la nuit : le jour, par sa luminosité et sa clarté, nous permet de voir clairement les choses sans ambiguïté et sans aucun doute, le jour où les gens travaillent et assurent la bonne marche du monde tandis que dans la nuit, il n'y a que le vide qui en fait ce revers discret et dérobé à nos yeux «la nuit est plus mystérieuse- parce qu'elle est plus simple. En elle ne s'ouvre que le vide »¹⁹.

Vivre l'expérience de la nuit serait faisable pour le véritable écrivain, une expérience que l'auteur ne peut réellement transmettre aux autres parce qu'elle est personnelle et reflète l'engagement de celui-ci dans l'expérience littéraire « une expérience essentiellement incommunicable²⁰ ». Cette expérience est aussi celle de l'œuvre d'art. Blanchot nous parle dans ce cadre de ce qu'on appelle les lois propres, des lois qui sont incommunicables.

La nuit couvre un malheur, un désastre ou un néant que Blanchot s'emploie à révéler dans ses textes littéraires ou critiques. Elle éveille l'angoisse et le désastre « L'angoisse, le monde souterrain où éveil, sommeil perdent leur pouvoir d'alternative, où le sommeil n'endort pas l'angoisse où s'éveillant l'on s'éveille de l'angoisse à l'angoisse : comme si l'angoisse avait son séjour, avait sa nuit, ses agalaxies, ses fins du monde, son désastre immobile qui laisse tout subsister²¹ ». Cette nuit, à l'opposé du jour, exprime un gouffre caché et un abîme dissimulé qui domine tout ce qui surgit en son sein. Christophe Bident nous parle de la nuit de Thomas dans *Thomas l'obscur*, la nuit de la solitude qui n'est que le reflet de celle de Maurice Blanchot l'écrivain ; cette nuit où Thomas sera l'objet de nombreuses métamorphoses faisant la connexion entre la vie et la mort, elle est comme la nuit d'Orphée qui va à la rencontre d'Eurydice: C'est la nuit de Thomas, la nuit des corps invisibles, absents, inhumains, légers, lumineux, divisés, arrachés à eux même, neutres, la nuit des métamorphoses incessantes, des passages insensibles et répétés de la vie et à la mort, cette nuit n'est pas sans divinité[...], Thomas s'enfonce dans l'épaisseur de la matière avec obstination, comme s'il avait toujours oublié qu'il l'avait créée. Il s'enfonce dans l'obscurité" pour briser toute immanence avec l'objet, que la lumière enrobe « sans étrangeté foncière », et mieux découvrir la solitude, l'altérité des choses, la division de la jouissance et du sanglot. La nuit de Thomas est cette « blessure de la pensée » [...]

« C'était la nuit même » c'est l'autre nuit, l'autre nuit de la solitude essentielle, l'autre nuit d'Orphée. L'expérience de Thomas est bien ici celle de Blanchot, celle de l'écrivain, pris dans le monde Hölderlinien chargé de présences divines. Qui nous joue ? Qui joue Thomas, Orphée, l'auteur ? Qui les rend à leurs nuits : le Christ intouchable, Eurydice invisible, l'œuvre illisible²² ?

Dans *Thomas l'obscur*, la nuit se révèle comme un synonyme de tout ce qui est sombre, obscur et ténébreux : « la nuit lui parut bientôt plus sombre, plus terrible

que n'importe quelle autre nuit²³ ». C'est la nuit qui suggère l'avènement du désastre en cachant des images qui ne cessent d'errer pour apparaître enfin dans le corps de Thomas qui subit les métamorphoses « C'était la nuit même. Des images qui faisaient son obscurité l'inondaient, et le corps transformé en un esprit démoniaque cherchait à se les représenter²⁴ ». Dans ce contexte, la notion de la nuit chez Maurice Blanchot rejoint plusieurs notions qu'elles soient philosophiques, littéraires, psychanalytiques, historiques, etc., elle est également le berceau du néant qui surgit en hantant les rêves et les esprits. D'autre part, il s'avère important de signaler cette parenté entre « le négatif » chez Hegel et « la nuit » chez Blanchot. Les deux notions sont considérées comme les deux visages d'une même réalité.

L'autre nuit n'est pas la première nuit, elle n'est pas du tout l'intimité et le calme que l'écrivain cherche et y trouve ; l'autre nuit, c'est l'autre qui n'est pas à notre portée, elle ne nous accueille pas, elle n'accueille personne. Elle est toujours au dehors, c'est la nuit de l'autre de tout monde, le château inaccessible. Blanchot lui donne les deux traits d' « inaccessible » et d' « impénétrable », elle est ce qui donne sur le dehors où on ne peut pas pénétrer ni en sortir . Dans *L'Espace littéraire*, Maurice Blanchot nous communique les tourments que l'écrivain subit au sein de l'autre nuit. Celle-ci où l'écrivain est renvoyé à la disparition, où toutes les choses se sont dissimulées en laissant la place pour une absence ontologique absolue. C'est la nuit de la création artistique, celle que Mallarmé a admiré en l'annonçant comme une condition incontournable de la révélation de l'essence de l'œuvre. Elle est donc ce qui caractérise ce dehors auquel l'écrivain s'est livré, le dehors où tout a disparu sauf les rêves, les morts et les fantômes qui errent en donnant l'impression d'une vacance et d'une viduité (la nuit vide). L'autre nuit apparaît comme la révélation de ce qui est dérobé à notre vue et échappé à notre conscience. Elle correspond, dans ce sens, à l'apparition de l'incessant, l'invisible et l'impersonnel qui habitent dans ce horsmonde qui est l'autre de tout monde :

Mais quand tout a disparu dans la nuit, 'tout a disparu' apparaît. C'est l'autre nuit. La nuit est apparition du 'tout a disparu'. Elle est ce qui est pressenti quand les rêves remplacent le sommeil, quand les morts passent au fond de la nuit, quand le fond de la nuit apparaît en ceux qui ont disparu. Les apparitions, les fantômes et les rêves sont une illusion à cette nuit vide. C'est la nuit de Young, là où l'obscurité ne semble pas assez obscure, la mort jamais assez morte. Ce qui apparaît dans la nuit est la nuit qui apparaît [...] : l'invisible est alors ce que l'on ne peut cesser de voir, l'incessant qui se fait voir²⁵.

7. LE MALHEUR:

Dans ce monde où Dieu est absent, le malheur prévaudra. Cette approche s'attache profondément aux autres approches chez Maurice Blanchot tels que la mort, le désastre et la passivité. La présence du malheur reste à l'origine du vide créé chez les êtres blanchotiens dont l'existence se traduit dans la vie souffrante et insignifiante qu'ils mènent.

L'atmosphère mélancolique et de pessimiste a été affirmé en Europe depuis la fin du XIX^e siècle avec l'apparition des mouvements comme le décadentisme et le naturalisme comme on l'a déjà examiné, ces mouvements qui ont reflété l'âme du siècle et la tendance à considérer la vie comme un acte négatif que produit l'absence de foi; on rappelle ici l'événement spectaculaire de la mort de Dieu et ses conséquences sur l'Europe et le monde tout entier ; de plus, on évoque les mutations que la société a connu dans les domaines industrielles et techniques. Ce pessimisme a dominé également toute la première moitié du XX^e siècle surtout avec l'avènement de deux Guerres mondiales et la généralisation de la culture de la mort, du malheur et du désastre comme l'affirme Blanchot dans *L'Entretien infini* où il évoque la situation désastreuse de l'Europe à cette période : l'homme est voué à la faim et à l'horreur, il devient un fantôme, soumis à ses besoins croissants sans pouvoir y répondre.

Le malheur est considéré comme l'une des deux formes morphologiques du mal ; celui-ci n'est pas fixé, chez Blanchot, comme un thème central dans son œuvre mais, son évocation était toujours liée à des noms propres comme Sade, Amalek, Lautréamont, Gog, etc. Pourtant cette notion du malheur reflète l'essence de la pensée blanchotienne qui considère celui-ci comme l'un des principes de la pensée tragique et nihiliste qu'il défend dans ses récits.

Dans l'œuvre de Maurice Blanchot, nous assistons à des personnages dont la vie est écrasée par le malheur et celui-ci se déploie comme une maladie qui les touchent en faisant perturbant leur existence, nous avons à titre d'exemple Anne dans *Thomas L'obscur* qui a l'âme imprégnée dans un vide décrit comme étant 'mystérieux', un vide qui reflète l'état de vertige dont elle souffre.

8. LA MORT :

On ne peut pas aborder la thématique de la mort de Dieu sans évoquer le thème de la mort. La mort qui détient, chez Blanchot, le pouvoir de répandre le vide et d'affirmer la vanité et le désastre. Elle est ce qui donne sur le dehors vide débouchant sur le néant, elle détruit tout ce qui est vivant et arrive par conséquent à anéantir l'existence humaine. IL aborde la mort comme source du néant, elle est ce qui épuise et détruit en conduisant à un anéantissement irrévocable de l'être et à l'enracinement du nihilisme au sein de la vie humaine. Dans *Thomas l'obscur*, le narrateur nous décrit l'anéantissement du corps de Thomas :

Cette tête, ma tête, ne me voit même pas parce que je suis anéanti²⁶.

L'anéantissement subi par la mort est aussi présent dans une autre scène de *Thomas l'obscur*, surtout lorsque Thomas, par sa mort, sera identifié au néant :

Il était dans la mort même, privé de la mort, homme affreusement anéanti qui était arrêté dans le néant par sa propre image, par ce Thomas qui courait au-devant de lui, porteur de flambeaux éteinte, et qui était comme l'existence de la dernière mort²⁷.

Dans son livre consacré à Kafka intitulé *De Kafka à Kafka*, Maurice Blanchot décrit cette force destructrice de la mort, cette capacité de renvoyer l'être au néant, celle qui détruit le monde et met terme à l'existence humaine. De ce fait, les sentiments d'inanité et de la vanité de la vie ne sont que des conséquences de cette pensée de la mort, des sensations qui naissent de l'avènement imprévu de ce pouvoir abusif qui réduit la vie à néant. Dans ce contexte, nous avons vu comment le narrateur de *L'Arrêt de mort* a témoigné de la lente agonie écœurante de J. et les troubles psychologiques et physiques qu'elle a subis, comment cette agonie l'a réduit à rien, c'est la mort qui s'annonce ici comme une source de ce malheur qui atteint l'être humain :

Si d'abord je fus un peu blessé de la sécheresse qu'elle me montrait, cela ne dura pas : je sentais trop clairement la raison de cette impatience, de cette fièvre, du sursaut de toutes les forces, je voyais comme elle avançait, par un mouvement plus rapide que tout ce que nous pouvions faire, les coups qui essayaient de l'anéantir. Nous étions tous des êtres très lents, et, elle [...] peut-être en était-elle au dernier instant de l'agonie. Mais elle me paraissait si vivante quoiqu'incroyablement blessée par la souffrance, l'épuisement et la mort qu'au nouveau je fus persuadé que, si elle ne le voulait pas et si je ne le voulais pas, jamais rien n'aurait raison d'elle²⁸.

Le narrateur décrit les moments difficiles de cette agonie de J., cette jeune fille qui ressent la proximité de la mort sans être capable d'y faire face. Avec cette scène, on peut vivre la mort comme une expérience ou comme une réalité qui menace l'existence humaine. J. s'approche de l'instant de sa mort qui déclare son avènement accidentel qui va bientôt interrompre ses jours et sa vie.

Avec Maurice Blanchot, nous avons l'impression que le monde n'est qu'un produit du néant, qu'il est un gouffre dans lequel l'être humain va fatalement disparaître, que le non-sens et l'in-signification rendent la vie sans motivation, sans

éclat et sans buts, elle devient le tombeau qui attend les corps annihilés. De ce fait, rien ne peut nous protéger de ce destin même la vie semble incapable de faire face de ce drame que représente la mort.

Pour lui, la mort n'est qu'un synonyme de l'anéantissement, de l'effacement et de l'effondrement. Dans son œuvre, on a l'impression que le destin de l'homme serait d'être confronté à ce vide que la présence de la mort procure, que la vie n'est qu'une valeur négative ; d'où l'affirmation que la notion de la mort renvoie chez notre écrivain à ce nihilisme qui n'a cessé d'envahir sa pensée. Nul engagement ne saurait le détourner de l'inanité fondamentale de la vie qui apparaît clairement dans ses écrits. Ces récits qui comportent des actions anonymes, ambiguës, extravagantes, n'ont pas généralement des fins heureuses. Textes sans structures qui se présentent sous forme de médiations. L'expérience, qu'ils nous communiquent, ne porte rien d'apaisant, de calmant mais elle nous mène en revanche au vertige et à l'égarement.

La notion de la mort dans l'œuvre de Maurice Blanchot est donc synonyme de néant et d'anonymat, elle reflète l'événement qui se produit dans l'infini du temps, au-delà de la vie humaine. De plus, nous sommes sous la menace de son surgissement qui peut se produire à tout instant, elle est le destin de l'homme, son avenir et auquel il ne peut plus échapper. En attendant la mort, l'homme serait livré à l'espace entre la vie et la mort, brûlé dans l'abîme et le malheur de l'attente ; c'est un événement devant lequel s'efface l'identité de l'homme :

La manifestation extrême du sens et de l'identité se manifeste en l'in-signification extrême²⁹.

9. LA SOLITUDE ESSENTIELLE :

L'une des conséquences de la mort de Dieu, ça serait d'avoir recours à la solitude. Ce qui s'impose dans la solitude, c'est l'affirmation de l'égo qui annonce

son règne absolu « l'absolu d'un je suis qui veut s'affirmer sans les autres. C'est là ce qu'on appelle généralement solitude (au niveau du monde)³⁰ ».

Les expériences et les sentiments reflétés dans son œuvre dérivent de l'expérience personnelle de l'écrivain, celui-ci a déjà connu la solitude dans son village natal d'Èze. À partir de cette expérience personnelle qui met Blanchot en contact avec une solitude irrémédiable, on pourrait passer en revue sa vision concernant la solitude de l'être humain. Une vision qu'il nous a ensuite communiqué dans son œuvre. Maurice Blanchot a su comment donner la vie à des personnages solitaires, enfermés, souffrants, déprimés et anéantis qui vivent la vie sans penser au lendemain, sans avoir aucune motivation de vivre. Nous ressentons la vie solitaire que mènent ses personnages comme Sorge, le professeur, Dorte, Boox, Abran, Colette, et les personnages féminins, sans oublier les autres résidents du Santarem dans son récit *Le Très haut*. Ceux-ci mènent tous une vie solitaire et délaissée, on peut également entendre la voix du vieillard Abran évoquant sa vie dans un trou que ce soit le trou de la prison où il a vécu ou le trou du sanatorium : Bien que je sois très vieux, dit Abran, la geôle c'est tout ce que je connais. La cellule d'hier, la fosse aujourd'hui, je ne puis donc mettre mon espoir que dans la geôle, comment distinguer le fond de nos misères et l'espérance d'en sortir ? Immondes, horribles misères : il y a de quoi trembler, rien qu'en retrouvant le souvenir. Vous avez rappelé tous que nous avons passé notre vie au fond d'un trou. Mais ce trou a été aussi notre abri, et ce refuge où nous étions terrés est devenu peu à peu une demeure, encore habitable, même tout de même spacieuse. Le trou est maintenant cet immeuble propre et aéré, où nous subissons des incommodités, mais qui s'est élargi à la mesure de nos besoins. Pour parler avec prudence [...] tout se passe comme si notre espoir, c'était quelque chose comme ce trou qui tantôt nous engloutit et tantôt nous abrite³¹.

Dans *Le Dernier homme*, les trois personnages principaux (le narrateur, la jeune fille et le professeur) mènent tous une vie solitaire dans des cellules isolées au sanatorium. Ils ressentent le vide de la vie et la proximité étonnante de la mort. Le « professeur », en vivant cette solitude hallucinante, exige des autres d'être réservés avec lui, de ne pas se mêler de ses affaires, c'est quelqu'un qui a trouvé sa quiétude et son calme dans cette vie solitaire qui fait appel à l'anxiété et au stress. La jeune fille découvre comment les autres sont « disparus » aux yeux du professeur comme s'ils n'existent pas en réalité, comme s'ils viennent d'un autre monde qui n'a rien à voir avec le sien.

Le vide ressenti dans la solitude rend la vie plus douloureuse et l'existence plus malheureuse et dépourvue de sens, c'est le vide que donne l'isolement et qui ne peut pas être comblé. Pourtant, la présence de l'autre n'est pas toujours la solution qui contribue à effacer le sentiment de la solitude, le professeur se sent seul même s'il est entouré des autres habitants de sanatorium. Autour de lui, il résidait alors le vide qu'il n'osait pas ni combler ni éviter, un vide qui est fait de son propre isolement et qui impose son rythme sur les autres.

Maurice Blanchot, en créant des personnages qui sont en proie à la maladie et à la solitude, pensait à nous communiquer l'image de l'homme des temps modernes, celui qui mène une vie exposée à l'individualisme et à la solitude. C'est l'image typique de l'être blanchotien qui vit dans la solitude et l'isolement, il ne manque pas de chercher un partenaire pour briser le vide qui lui est imposé comme ennemi. Sa vie devient un synonyme de ce nihilisme foncier.

Pourtant, il propose une solution pour sortir de cette impasse, c'est d'avoir recours à la parole qui devient un remède contre l'ennui et l'état de vacance dans lesquels il vit. D'où, nous assistons, dans tous ses récits, à une tentative de créer une discussion avec un interlocuteur. Ainsi dans les récits *Au moment voulu, Celui qui ne m'accompagnait pas*, nous avons toujours deux personnes qui se parlent afin

d'établir un contact et combler un vide, ces personnes parlent sans cesse dans le but de briser cet état de viduité, couper le silence et faire face à l'ennui. D'où, la parole n'est qu'un moyen pour bien combler cette vacuité qui caractérise le monde blanchotien. Cette parole ne joue pas le rôle traditionnel en tant qu'un outil de communication efficace entre les différents personnages, mais elle sert comme support pour faire face à ce vide que laisse la solitude et de l'isolement. De ce fait, la parole n'a pas d'autre tâche que d'être énoncée ou prononcée sans avoir le souci d'être formulée dans un discours cohérent³².

Dans *L'Entretien infini*, Blanchot évoque la parole qui se prononce dans l'espace littéraire, une parole avec Autrui et qui vient d'Autrui, une parole qui n'est pas celle de la discussion et ne demande pas d'être contredite. C'est donc la parole qu'est celle de l'espace littéraire, qui est l'autre de toute parole :

Quand dans la parole, Autrui me parle comme l'Etranger et l'Inconnu, cette parole n'est pas de celles qui puissent entrer en discussion, n'ayant pas besoin, pour s'accomplir de se heurter dans le dialogue à une affirmation opposée : elle est absolument autre et elle est elle-même sans autre, étant l'autre de toute parole. C'est en quoi elle est non dialectique. Elle échappe à la contestation³³.

L'impersonnel devient le compagnon qui n'accompagne pas dans *Celui qui ne m'accompagnait pas* comme nous avons vu lors de l'étude de l'impersonnel, il sera travesti comme compagnon afin d'établir une discussion avec le narrateur. D'autre part, la présence de l'impersonnel renforce cette impression de viduité et de vacance dans l'espace où se déroulent les événements du récit, elle annonce de même la solitude de l'écrivain comme nous allons le voir.

La solitude essentielle chez Maurice Blanchot est celle de l'œuvre et de l'écrivain, une réflexion qui vient de ses expériences personnelles et non pas de ses lectures. Cette solitude est propre à l'écrivain qui y a recours dans le but d'écrire et de vivre l'expérience de l'écriture. On a déjà trouvé comment l'écrivain sera voué à

l'exil dans un monde imaginaire afin de réaliser l'œuvre, cela exige de lui de faire face à une solitude accrue. Il s'éloigne du monde réel pour accéder à ce monde situé dans le hors-monde où il rencontre le néant, le neutre et la nuit. Il sait bien que l'acte d'écrire suppose cet exil dans cet autre monde, il a conscience que cette solitude essentielle l'expose à un risque qui est de perdre sa quiétude et sa sécurité.

Dans *L'Espace littéraire*, Blanchot nous communique l'expérience de la solitude de l'écrivain qui voudrait réaliser l'œuvre, cette expérience qui reste à l'origine de l'achèvement de l'œuvre (même si elle ne sera jamais achevée chez Blanchot) et la condition pour que l'écrivain puisse se donner à l'acte d'écrire.

Par cette expérience, l'écrivain serait renvoyé au dehors vide comme dans *Celui qui ne m'accompagnait pas* où l'écrivain entretient un dialogue avec son interlocuteur qui n'est que l'impersonnel, cette expérience de la solitude essentielle a été également développée dans *L'Espace littéraire* où s'impose ce contact incessant avec l'impersonnel.

Dans *L'Arrêt de mort*, le narrateur-écrivain a recours à la solitude et l'isolement dans sa maison natale afin de se donner à l'acte d'écrire : « Je me suis enfermé, seul, dans une chambre, et personne dans la maison, au dehors presque personne, mais cette solitude elle-même s'est mise à parler, et à mon tour, de cette solitude qui parle »³⁴, C'est la solitude qui constitue l'espace qui fait taire la parole en la renvoyant à l'effondrement dans l'infini.

Pour lui, la solitude essentielle ne permet pas de nous faire connaître si l'œuvre est achevée ou non, elle ne témoigne ni de son achèvement ni de son inachèvement, l'œuvre est solitaire comme l'affirme Blanchot et cela ne veut pas dire qu'elle n'est pas transmise au lecteur. Blanchot affirme que cette solitude est surtout celle de l'écrivain qui écrit en ressentant le vide et l'abîme :

L'œuvre est solitaire : cela ne signifie pas qu'elle reste incommunicable, que le lecteur lui manque. Mais, qui le lit entre dans cette affirmation de la solitude de l'œuvre, comme celui qui l'écrit appartient au risque de la solitude³⁵.

Conclusion :

Au terme de cette étude sur l'impact de la mort de Dieu sur l'œuvre de Maurice Blanchot. La naissance de ce phénomène a effectivement marqué l'histoire de l'humanité, un phénomène très vieux dans l'histoire, il est possible d'envisager son existence dès l'Antiquité grecque avec le sophiste Gorgias comme expression d'un scepticisme moral et intellectuel fondé sur l'affirmation radicale du non-être, on rappelle à cet égard le nom de son célèbre traité *Du Non-être* où on retrouve des thèses puissantes à saveur nihiliste. C'est un phénomène qui renvoie à l'absence de foi et la disparition de Dieu, le ciel est vide et les êtres humains sont choqués par cette vacance et livrés à la vanité de leur vie et l'inanité de leur existence, ils aspirent atteindre un monde idéal qui coïncide avec la perfection, ils ont mépris du monde de l'en-deçà en tentant incessamment d'atteindre celui de l'au-delà. En effet, l'analyse du nihilisme en dix-neuvième siècle amène forcément à analyser les figures du nihilisme chez Nietzsche à savoir, le platonisme, le judéo-christianisme, le kantisme et la notion de l'éternel retour. Ces figures peuvent, en quelque sorte, communiquer et interpréter la situation de la société occidentale à cette époque-là. En analysant la présence de ce phénomène, Nietzsche a également tenté de surmonter ce nihilisme en abordant ses deux notions du surhomme et de la volonté de puissance, cette dernière peut donner sens à la vie de l'homme et avoir la bonne volonté de vaincre l'état de soumission dans lequel il se trouve en projetant de trouver la société idéale sur Terre.

Notes:

¹ Friedrich Nietzsche, Die frohliche Wissenschaft, par. 343. Werke in drei Banden (Hrsg. Karl Schlechta): Munchen,

Carl Hanser, 1966. vol. 11, p. 205

² BIDENT Christophe, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, Paris, Champ Vallon, « Les classiques », 1998, 634 p.

³ BLANCHOT Maurice, *Le Dernier homme* (1957), Paris, Gallimard, 1997, p. 24.

⁴ BLANCHOT Maurice, *Le Dernier homme* (1957), Paris, Gallimard, 1997, p. 49.

⁵ FITCH Brian Thomas, *Lire les récits de Maurice Blanchot*, Amsterdam ; Atlanta Ga: Rodopi, Collection monographique Rodopi en littérature française contemporaine (16), 1992, p. 61.

⁶ BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini* (1969) , Paris, Gallimard, 1992, p. 141.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Le Pas au-delà* (1973), Paris, Gallimard, 1984, p. 326.

¹¹ On cite ici les écrivains de l'école naturalisme et ceux du décadentisme.

¹² BLANCHOT Maurice, *L'Écriture du désastre* (1980), Paris, Gallimard, 2000, p. 70.

¹³ BLANCHOT Maurice, *La Folie du jour* (1973), Paris, Fata Morgana, 1986, p. 10.

¹⁴ Maurice BLANCHOT, *La Folie du jour* (1973), Paris, Fata Morgana, 1986, p. 17.

¹⁵ *ED*, p. 51.

¹⁶ Nous allons aborder cette théorie lors de l'analyse de l'espace littéraire chez Blanchot.

¹⁷ *ED*, p. 31.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ ZARADER Marlène, *L'Être et le neutre : À partir de Maurice Blanchot*, Lagrasse, Verdier, « Philia », 2001, p. 44.

²⁰ *Ibid.*

²¹ BLANCHOT Maurice, *Le Pas au-delà* (1973), Paris, Gallimard, 1984, p. 141

²² *Maurice Blanchot, partenaire invisible, op. cit.*, p. 147.

²³ *TO*, p. 33.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *EL*, p. 69.

²⁶ Maurice BLANCHOT, *Thomas l'obscur* (1941), Paris, Gallimard, 2005, 323 p.p. 75.

²⁷ *TO*, p. 78.

²⁸ *AM*, p. 51.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *TH*, p. 85.

³² Cette idée sera développée dans le chapitre intitulé la « difficile communication ».

³³ *EL*, p. 90.

³⁴ BLANCHOT Maurice, *L'Arrêt de mort* (1948), Paris, Gallimard, 1987, p. 57.

³⁵ *EL*, p. 11-12

Bibliographie:

- Friedrich Nietzsche, *Die frohliche Wissenschaft*, par. 343. Werke in drei Banden (Hrsg. Karl Schlechta): Munchen, Carl Hanser, 1966. vol. 11.
- NIETZSCHE Friedrich, *La Généalogie de la morale*. [Zur Genealogie der Moral]. Textes et variantes établis par Giorgio COLLI et Mazzino MONTINARI. Traduit de l'allemand par Isabelle HILDENBRAND et Jean GRATIEN. Paris, Gallimard, « Folio / Essais », 1971.
- BIDENT Christophe, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, Paris, Champ Vallon, « Les classiques », 1998, 634 p.
- LANCHOT Maurice, *La Folie du jour* (1973), Paris, Fata Morgana, 1986, p. 10.
- ZARADER Marlène, *L'Être et le neutre : À partir de Maurice Blanchot*, Lagrasse, Verdier, « Philia », 2001, p. 44.
- FITCH Brian Thomas, *Lire les récits de Maurice Blanchot*, Amsterdam ; Atlanta Ga : Rodopi, [Collection monographique Rodopi en littérature française contemporaine](#)
- BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini*, (1969), Paris, Gallimard, 1992.
- BLANCHOT Maurice, *Le Pas au-delà* (1973), Paris, Gallimard, 1984.
- BLANCHOT Maurice, *La Folie du jour* (1973), Paris, Fata Morgana, 1986.

-
- BLANCHOT Maurice, *Thomas l'obscur* (1941), Paris, Gallimard, 2005.
 - BLANCHOT Maurice, *L'Arrêt de mort* (1948), Paris, Gallimard, 1987.
 - BLANCHOT Maurice, *Le Dernier homme* (1957), Paris, Gallimard, 1997 - Blanchot Maurice, *L'Écriture du désastre* (1980), Paris, Gallimard, 2000.
 - BLANCHOT Maurice, *Le Pas au-delà* (1973), Paris, Gallimard, 1984.

The Death of God: A New Reading of Maurice Blanchot

Summary:

The impact of the death of God on the literary and philosophical works of Maurice Blanchot reveals a profound existential and philosophical shift in modern Western thought. The concept itself can be traced back to antiquity, notably within ancient Greek philosophy and the radical skepticism of the sophist Gorgias, who affirmed non-being as a foundational principle. Through a critical reading of Blanchot's texts, the absence of God emerges as a pivotal axis for rethinking meaning, existence, and subjectivity within the framework of modern literature.

موت الالهة: قراءة جديدة في اعمال الكاتب موريس بلانشو

م. أحمد شاكر غني

كلية الاداب - الجامعة المستنصرية



Ahmedlilu30@gmail.com

الكلمات المفتاحية: الانسان الاعلى ، العدمية، المعاناة

الملخص:

أن أثر موت إله على الأعمال الأدبية والفكرية لموريس بلانشو، وتسَلَط الضوء على هذا المفهوم بوصفه ظاهرة فلسفية وجودية شكّلت منعطفاً في الفكر الغربي الحديث. لقد ظهرت جذور هذه الفكرة منذ العصور القديمة، ويمكن تتبع أصولها في الفلسفة اليونانية، لاسيما لدى السفسطائي جورجياس، الذي عبّر عن شك راديكالي قائم على تأكيد العدم. وتستند الدراسة إلى قراءة تحليلية في نصوص بلانشو للكشف عن كيفية تمثّل غياب الإله كمحور يعيد من خلاله التفكير في المعنى، والوجود، والذات، في الأدب الحديث